

Poétique de l'inachèvement et esthétique de la liminalité chez Kossi Éfoui, Koffi Kwahulé et Alain Mabanckou

Jean Soumahoro ZOH¹, Siaka OUATTARA²

¹ Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire

² Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire

Reçu : 26/ 05/ 2026

Accepté : 20 / 06 / 2026

Publié : 15 / 07 / 2026

Résumé

L'espace littéraire francophone est marqué, depuis quelques décennies, par la prolifération d'œuvres venant des auteurs subsahariens installés en Occident. Engagés dans de nouvelles esthétiques, ces écrivains du « dedans-dehors » cherchent à changer les regards portés sur la littérature produite par les écrivains négro-africains. Ils veulent notamment mettre fin à la traditionnelle opposition littérature africaine/littérature française, briser les frontières entre Centre et Périphérie ; ce qui aboutit à de profondes métamorphoses dont les principales manifestations sont la discontinuité, la fragmentation et le refus des intrigues linéaires. Cette étude croisée de quelques romans de Kossi Efoui, Koffi Kwahulé et Alain Mabanckou, lit cette poétique de l'inachèvement comme l'aspiration à la quête d'ouverture, au transnationalisme, à une nouvelle identité territoriale et littéraire.

Mots clés : Écrivains, dedans-dehors, centre, périphérie, identité, transnationalisme

Abstract

For several decades, the Francophone literary scene has been marked by a proliferation of works by sub-Saharan authors living in the West. Engaged in new aesthetics, these writers of the "inside-outside" seek to change perceptions of literature produced by Black African writers. In particular, they aim to end the traditional opposition between African and French literature and to break down the barriers between Center and Periphery; this results in profound transformations whose main manifestations are discontinuity, fragmentation, and a rejection of linear plots. This comparative study of several novels by Kossi Efoui, Koffi Kwahulé, and Alain Mabanckou interprets this poetics of incompleteness as an aspiration for openness, transnationalism, and a new territorial and literary identity.

Keywords: Center, identity, *Inside-Outside*, periphery, transnationalism, writers

Citer cet article:

ZOH, J. S., & OUATTARA, S. (2026). Poétique de l'inachèvement et esthétique de la liminalité chez Kossi Éfoui, Koffi Kwahulé et Alain Mabanckou. *Atras Revue*, 7(2), 423-432.
<https://doi.org/10.70091/Atras/vol07no02.32>

Emails: ¹Zoh.soumahoro@uao.edu.ci, ²Tchebakorofils@gmail.com

Introduction

Les écrivains d'origine africaine qui ont fait le choix de migrer en Occident produisent une littérature marquée par de profondes métamorphoses. Du point de vue de la technique narrative, nombre d'entre-deux optent pour la discontinuité, la rupture et la mise en veille de la diégèse linéaire. Cette esthétique assez récurrente chez Kossi Efoui, Koffi Kwahulé et Alain Mabanckou, suscite de légitimes questions de recherche.

L'étude part du postulat que ces auteurs marqués par l'expérience de l'exil déploient une écriture de l'inachèvement qui fait échos à leur identité en mouvement. L'objectif est d'analyser chez ces « black parisiens » ou ces Afro-occidentaux les manifestations de ce refus de clore le récit, ce non-achèvement du texte, cette inclinaison pour « l'œuvre ouverte ». L'analyse, qui prend appui sur la théorie transculturelle, s'efforcera de répondre aux questions suivantes : dans quel contexte se développe une telle écriture et quelles en sont les manifestations ? À quels projets littéraires ce parti pris esthétique répond-il ?

Du contexte au texte

Tout texte littéraire a partie liée avec son contexte. Il existe une relation d'interdépendance étroite entre l'œuvre et son milieu de production offrant des perspectives d'analyse fécondes. Comme le souligne Franco (2016), le contexte joue un rôle fondamental dans l'élaboration et la réception du discours.

L'approche comparatiste, écrit-il, réside (...) dans la prise en compte du réseau de relations qui place l'œuvre littéraire au cœur d'un contexte et considère le texte lui-même dans ses relations avec son milieu récepteur, avec l'ensemble des données sociales affectant la lecture et l'élaboration du sens. (p. 128)

Franco montre ici que le contexte apporte d'autres significations au sens linguistique du texte. Les écrivains de l'entre-deux ou « enfants de la postcolonie », comme les appelle le Djiboutien Abdourahman Ali Waberi, sont connus pour leur double appartenance africaine et occidentale. Leur champ littéraire reste mal défini et la question de leur réception fait régulièrement débat. L'analyse de leur ancrage socio-culturel devient, dans ces conditions, crucial pour saisir les orientations esthétiques de leurs discours.

Des auteurs du « dedans-dehors »

Nés en Afrique à l'aurore des indépendances, les auteurs de l'entre-deux ont migré vers l'Occidentaux, principalement en France pays, depuis lequel ils écrivent. En dépit de l'acquisition de la nationalité française, pour certains, ils font tous face à une crise identitaire profonde. Leur démarche littéraire engage une renégociation des processus de fabrication des identités, qu'elles soient raciales, culturelles ou nationales, historiquement figées par le colonialisme. Habitant la

frontière entre la terre d'accueil et le pays d'origine, ces auteurs revendiquent une identité plurielle qui met en relation des espaces géographiques distincts et déploient une conscience transnationale. C'est ce que suggère Abdourahman Ali Waberi lorsqu'il affirme, par la bouche du narrateur de *Transit* : « J'ai deux amours : mon pays et Paris » (Waberi, 2001, p. 81), avant d'ajouter : « Je suis un trait d'union entre les deux mondes » (Waberi, 2003, p. 49). Comme le personnage de Waberi, le Franco-congolais Alain Mabanckou dit s'approprier concurremment le Congo, l'Europe et l'Amérique.

Né donc au Congo-Brazzaville, précise-t-il, j'ai passé une très bonne partie de ma jeunesse en Europe avant de m'installer en Amérique. Trois continents dont je ne cesse de chercher le point d'intersection aussi bien dans ma vie quotidienne que dans mon imaginaire. Le Congo est le lieu du cordon ombilical, la France la patrie d'adoption de mes rêves, l'Amérique, un coin depuis lequel je regarde les empreintes de mon errance. (A. Mabanckou, 2016, pp. 11-12)

Mabanckou assume ici une posture identitaire fragmentée opposée à toute hiérarchisation des appartenances géographiques. Si certains auteurs, à l'instar de Kossi Éfoui et Koffi Kwahulé, affichent une position publique plus distanciée vis-à-vis de cette bi-appartenance, leurs fictions s'en font l'écho systématique. Ni totalement ancrés en Afrique, ni pleinement assimilés en France, ces écrivains du « dedans-dehors » incarnent une identité en perpétuelle reconstruction, qui alimente une production littéraire d'une remarquable fécondité.

Vers une littérature de la liminalité : le défi de la classification

Le concept de liminalité a été employé pour la première fois par l'ethnologue français Arnold Van Gennep dans *Les rites de passage*, paru en 1909. Pour Van Gennep (1981), les rites permettant de « faire passer l'individu d'une situation déterminée à une autre situation tout aussi déterminée » (p. 3), constituent un mouvement, qui bien souvent se trouve entre deux pôles opposés : passage de l'enfance à l'âge adulte, de la vie à la mort, du statut de célibataire à celui de marié ... De plus, selon toujours van Gennep, les rites ont leur propre structuration comprenant trois phases : « préliminaires (séparation), liminaires (marge) et postliminaires (agrégation) ». La première phase (préliminaire) sert à accomplir la séparation de l'individu avec son ancien stade (l'enfance, par exemple), la troisième phase (postliminaire) l'aide à s'agréger au nouveau stade (l'âge adulte, par exemple), la deuxième, quant à elle, correspond à une période de flottement (liminaire) durant laquelle l'individu n'est plus un enfant, mais n'est pas tout à fait adulte. C'est un entre deux stades, une phase liminale.

Ce concept de liminalité est utilisé ici pour décrire le rapport des écrivains « Franco-africains » au champ littéraire africain et français. Au-delà des débats sur l'identité des auteurs, se pose, en effet, la question de la classification de leurs productions. Faut-il les inscrire dans l'histoire de la

littérature africaine ou dans celle de la littérature française ? La question renvoie aux structures de légitimation : maisons d'édition, grands prix littéraires...

Pour les textes étudiés, les maisons d'édition se trouvent en France, précisément à Paris, leur espace de légitimation. Il s'agit donc d'une littérature très dépendante des institutions littéraires françaises. Les Prix qui leur sont décernés témoignent de leur ancrage dans l'écosystème littéraire français. Le roman, *Solo d'un revenant* du Franco-togolais Kossi Efoui, publié aux éditions du Seuil à Paris en 2008, a, par exemple, été couronné, un an après sa publication, par trois distinctions : Prix Tropiques, Prix Ahmadou Kourouma (décerné lors du Salon du livre de la presse de Genève) et Prix des cinq continents de la francophonie, remis par l'Organisation internationale de la francophonie. *La fabrique de cérémonies*, roman publié, lui aussi, chez Le Seuil en 2001, a remporté le Grand Prix littéraire d'Afrique noire. Ce prix de référence a également été attribué à Mabanckou pour *Bleu, Blanc, Rouge*. Quant au Franco-ivoirien Koffi Kwahulé, essentiellement dramaturge, il est lauréat de plusieurs distinctions dont le Prix Ahmadou Kourouma pour son roman, *Babyface* publié en 2006 chez Gallimard.

Ces distinctions ont, à en croire Ducas (2010), un réel pouvoir de légitimation : « Les Prix littéraires sont (...) une excellente entrée dans l'économie des biens symboliques et dans le champ des luttes pour le monopole du pouvoir de légitimation littéraire » (p. 4656). Cette reconnaissance par le « Centre » parisien suffit-elle à les inscrire dans l'histoire de la littérature française ? La réponse demeure négative pour deux raisons. D'une part, ces auteurs restent profondément liés à leur continent d'origine de qui ils attendent une forme de légitimation. D'autre part, leur rapport à la société d'accueil reste marqué par l'« altérisation », comme le rappelle l'écrivaine franco-sénégalaise Diome (2003) : « En Europe, mes frères, vous êtes d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers, et ça, ce n'est pas écrit dans la constitution, mais certains le lisent sur votre peau » (p. 202).

Face à cette relégation périphérique, la création littéraire devient le moyen privilégié de refus des assignations identitaires. En cherchant à renouveler les paradigmes de la fiction subsaharienne, ces auteurs se situent dans une double aspiration : ils ambitionnent d'abolir la frontière hégémonique entre le Centre et la Périphérie, tout en aspirant à une reconnaissance internationale.

Les écrivains de l'entre-deux évoluent donc au sein d'institutions profondément ambivalentes. À leur identité hybride répond une littérature qui s'affranchit des cloisonnements nationaux. Ni français ni africains, ni en dehors de la société française ni tout à fait à l'intérieur, ces auteurs se situent dans le lieu de la liminalité, de la « marge ». Cette posture de transition est au cœur de leurs textes : la migrance géographique ou l'impossibilité de se stabiliser dans l'espace social déplace le motif de « l'incomplétude » vers la forme romanesque.

De l'entre-deux à la poétique de l'inachèvement

Comme l'observe Herschberg-Pierrot (2008), l'inachèvement s'applique à deux espèces d'écrits : ceux qui n'ont pas abouti à une forme achevée, qui ont été abandonnés, ou n'ont pu être finis et présentent, de ce fait, des formes d'inachèvement textuel ; et, d'autre part, les écrits en cours d'accomplissement, qui sont pris dans leur déroulement, le cours de leur processus, et dont on peut étudier les formes en devenir. (p. 1360)

L'« inachevé » se définit donc par opposition à ce qui est clos ou mené à son terme. Chez les Afro-occidentaux, l'inachèvement textuel, cette absence de clôture du texte n'est pas sans lien avec la trajectoire du migrant, caractérisée par le déplacement et l'impossibilité de l'ancrage. Dans *Bleu-Blanc-Rouge* d'Alain Mabanckou, *La Fabrique de cérémonies* de Kossi Éfoui et *Monsieur Ki* de Koffi Kwahulé, cette poétique se trouve au cœur du paratexte.

Le paratexte comme horizon de l'infini

Pour bien saisir la démarche de ces auteurs, il faut d'abord se pencher sur ce que G. Genette (1987) appelle le « paratexte ». Ce terme désigne l'ensemble des éléments (titres, sous-titres, épigraphes ou préfaces) qui encadrent le texte et assurent « sa présence au monde, sa “réception” et sa consommation » (pp. 7-8).

Chez Éfoui, Kwahulé et Mabanckou, ces seuils sont les premiers signes d'une écriture de l'errance, d'une quête sans fin. Cela est perceptible dans le sous-titre de *La Fabrique de cérémonies*, « rhapsodie parisienne à sourire pour caresser le temps ». Le terme « rhapsodie » renvoie à une « suite de morceaux épiques récités par les Rhapsodes », ces « chanteurs de la Grèce antique qui allaient de ville en ville récitant des extraits de poème épiques ». Choisir ces hommes dont la vie était marquée par le déplacement pour chapeauter une section du roman, c'est déjà annoncer un récit fragmenté et nomade. De plus, en cherchant à « caresser » le temps au lieu de le soumettre, ce sous-titre installe le lecteur dans une temporalité comme suspendue.

Cette logique fragmentaire transparait dès le premier chapitre du roman, intitulé « Brust : fragment d'un personnage ». Kossi Éfoui y bouscule la vision traditionnelle du personnage romanesque, souvent perçu comme une totalité. Ici, le héros change de visage et se réinvente à chacune de ses apparitions en modifiant son propre nom :

Je me suis dit : James Elawolé dit Jacob (c'est mon nom), va voir ce type. (p. 161)

Je me suis dit jacob (James Elawolé, dit Jacob), c'est mon nom. (p. 162)

James Elawolé (Sila dit jacob) est resté dans le coin... (p. 164)

En réduisant ses personnages à des fragments, que Gbanou (2004) définit comme les « pluriels d'une unité difficile à réaliser » (p. 99), Éfoui assimile l'être humain à une entité éclatée. L'écriture

s'approprie cette identité fragile en rejetant la linéarité, en balançant entre les espaces. De son côté, le titre « Bleu-Blanc-Rouge » d'Alain Mabanckou semble s'approprier les couleurs du drapeau français alors qu'il s'agit, en réalité, d'un choix ironique : loin de traduire une volonté d'intégration, ces trois couleurs matérialisent une rupture, celle qui sépare le rêve d'un eldorado parisien de la réalité brutale de l'exclusion. Le protagoniste est confronté à cette impossible s'intégration ; ce qui le condamne à un va-et-vient perpétuel.

Cette tension est observable dès la couverture des livres, dans ce que l'on a pris l'habitude d'appeler péri-texte éditorial. Sur la couverture de *Bleu-Blanc-Rouge*, une silhouette pensive, illustration d'une « migrance intérieure » où, comme le rappelle Mabanckou (1998), « le rêve et la réalité [...] n'ont plus de frontières » (p. 222), semble prisonnière d'une frontière. Chez Kwahulé, la couverture de *Monsieur Ki* présente une terre en train de se briser, un sol dont les morceaux volent en éclats. Ce motif du séisme et du chaos annonce l'errance de personnages fragmentés qui, à l'image des nomades d'Abdourahman Waberi, cherchent une patrie introuvable. À l'inverse, la sobriété de la page de couverture de *La Fabrique de cérémonies*, typique de la collection blanche et rouge des Éditions du Seuil, propose une page dégagée de tout artifice ; ce qui ouvre le texte à tous les possibles et le libère des étiquettes géographiques trop rigides.

Les auteurs s'appuient également sur l'épigraphe pour s'affranchir des règles formelles et revendiquer une liberté totale de création, à l'image de Koffi Kwahulé qui place *Monsieur Ki* sous le signe de Leiris (2010) en reprenant cette formule : « L'Afrique – qui fit – refit – et qui fera » (p. 4). En convoquant ce maître de la transgression, l'auteur annonce son refus des codes académiques et des pudeurs thématiques. Son écriture dépasse les frontières des genres pour s'orienter vers une véritable « déconnexion » littéraire, comme le reconnaît le narrateur lui-même : « On est là pour déconner, et rien d'autre. Allons (2010) donc chercher les mots qui parlent à tue-tête, les mots qui déconnent » (p. 4). L'analyse du paratexte met ainsi en lumière un projet commun : concevoir une poétique de l'inachèvement qui refuse de refermer le texte sur lui-même.

La fin sans fin des textes

Les œuvres de Mabanckou, Efoui et Kwahulé reposent sur une architecture narrative qui refuse toute progression logique traditionnelle. Dans *La Fabrique de cérémonies*, Kossi Efoui pousse à l'extrême cet éclatement de la forme en optant pour une intrigue qui se déploie de manière polyphonique en traversant cinq États d'Afrique de l'Ouest (le Togo, le Bénin, la Côte d'Ivoire, le Ghana et le Burkina Faso), avant de bifurquer vers l'ex-Union soviétique et Paris. Le protagoniste, Edgar Fall, n'est plus le moteur d'une action linéaire mais celui d'une identité en pointillé, une accumulation de sensations et de souvenirs traumatiques. Cet inachèvement de la structure se voit dans le découpage des chapitres. Sur les douze sections que compte le roman, quatre (les chapitres III, VII, VIII et IX) partagent le même titre : « La nef des fous ». Ce rabâchage brise l'illusion d'une

évolution de l'histoire et promeut une logique d'autolecture qui autorise l'auteur à se répéter ou à se plagier. Le fragmentaire devient :

Un art de la répétition-variation qui institue une coprésence du tout et du rien, du construit et du bazar, de l'ordre et du désordre. C'est là un plaisir poétique par lequel le romancier exploite la dimension de l'infinitude du monde et des balbutiements de l'imprévu, de l'in-su, en tout cas de la nature provisoire et apocalyptique des êtres et des choses soumis à la variabilité. (Gbanou, 2004, p. 99)

Cette poétique du discontinu est le reflet d'une existence marquée par l'exil et le décentrement. Comme le souligne Gbanou (p. 83), tout se passe comme si :

Le romanesque cherche à souscrire aux différents fantasmes et soubresauts qui remuent la conscience des exilés/migrants ou, à l'inverse, veut tirer profit de l'esthétique postmoderne de l'éclatement, de l'émiettement et du chaos découvert dans le nouveau rapport au monde, favorisé par la mondialisation. (p. 83)

Le roman *Monsieur Ki* de Koffi Kwahulé obéit à un morcellement tout aussi rigoureux. Composé de neuf chapitres, le récit s'organise autour d'une typographie heurtée, marquée par des initiales en gras qui créent des ruptures visuelles et rythmiques. Même si l'histoire tente de garder un fil conducteur, la structure de l'œuvre imite, en réalité, les variations d'une partition de jazz ; elle alterne les solos narratifs et les syncopes, refusant ainsi de figer le roman dans une forme définitive.

La poétique de l'inachèvement, vecteur de renouveau littéraire

L'inachèvement comme mise en scène d'une identité nouvelle

Chez les enfants de la postcolonie, se révèle une impression de construction-reconstruction de l'identité. Tout se passe comme si les auteurs aspiraient à un statut identitaire qui va au-delà d'une seule nation. Cette quête transnationale fait de l'écrivain un défenseur de l'identité relation, un faiseur de rencontres et de convergences, voire un créateur d'espaces débarrassés du mythe d'une origine pure ou exclusive. Comme le rappelle Mabanckou (2009), « l'autre n'est pas synonyme de soustraction... mais d'addition, voire de multiplication » (p. 154). Mabanckou semble refuser tout repli identitaire pour défendre un « vivre-ensemble » permettant de lever les méfiances.

Les auteurs du « dedans-dehors » façonnent donc une identité hybride, ancrée à la fois en Afrique et dans le reste du monde, loin des exclusions et des « identités meurtrières » dont parle Maalouf (1998). Il s'agit de dépasser les clivages pour imaginer une autre forme de communauté. L'écriture de l'inachevé porte ainsi le projet transnational des « enfants de la postcolonie », pour qui « l'exil ou le déracinement n'ont plus rien de tragique à l'ère de la mondialisation » (Schüller, 2011, p. 144). Waberi (1998) résume bien cette mutation lorsqu'il écrit : « La mondialisation transforme

l'exil ordinaire angoissant, annihilant, douloureux, en un exil fécondant, joyeux, qui n'est plus appréhendé sur le mode nostalgique, souffreteux [...] » (p. 15).

L'inachevé comme moteur de la « littérature-monde »

En 2005, Waberi (2006) publie un roman au titre révélateur, *Les Etats-Unis d'Afrique*. Dans cette fiction politique, le romancier renverse l'ordre de domination actuelle en présentant l'Afrique comme le centre du monde. Quatorze ans plus tard, c'est-à-dire en 2019, Miano (2019) reprend l'idéal de Waberi. Dans un récit d'amour, *Rouge impératrice*, elle projette le lecteur dans une Afrique pacifiée avec une économie reluisante, un espace où il fait bon vivre. Entre utopie et dystonie, rêve et réalité, les deux écrivains annoncent l'émergence d'une Afrique nouvelle, lieu de rencontre et de brassage des cultures.

En dépassant les dualités habituelles (Afrique contre Europe, centre contre périphérie, littérature africaine contre littérature française), Mabanckou, Efoui et Kwahulé semblent épouser le rêve de Waberi et Miano. C'est le sens qu'il convient de donner au manifeste pour une « littérature-monde » porté par Le Bris et Mabanckou (2013) : « Un monde meurt et, avec lui, bien de nos repères — un autre monde naît, dans le tumulte et le chaos, mais avec une formidable énergie, une nouvelle Afrique, qui entend prendre sa place dans le siècle qui a commencé » (p. 86).

Loin de rimer avec le désordre, ce « tumulte » et ce « chaos » se traduisent, dans les analyses, par le refus des structures narratives closes. L'inachèvement formel devient, ici, le moteur d'une littérature en mouvement qui fait écho à l'« Afropolitanisme » promu par l'essayiste Mbembe (2010) :

Ce n'est donc pas seulement, écrit-il, qu'il y a une partie de l'histoire africaine se trouvant ailleurs, hors d'Afrique : il y a également une histoire du reste du monde dont les Nègres sont, par la force des choses, les acteurs et dépositaires. (p. 203)

En déstabilisant le récit, les auteurs du « dedans-dehors » déconstruisent les pensées et bousculent les codes éditoriaux occidentaux. La poétique de l'inachèvement à, l'œuvre *Bleu-Blanc-Rouge*, *La Fabrique de cérémonies* et *Monsieur Ki* et dans bien d'autres romans migrants cherche ainsi à bâtir un écosystème culturel plus juste, un espace débarrassé de tout « apartheid littéraire », où les regards portés sur le continent africain se renouvellent enfin.

Conclusion

Cette étude s'est attachée à analyser, chez Alain Mabanckou, Kossi Efoui et Koffi Kwahulé, les signes d'une poétique de l'inachèvement perçue comme le miroir d'une condition transnationale. L'examen du paratexte, de la structure des récits montre comment ces écritures de l'entre-deux dialoguent avec le transculturalisme. Les titres, les sous-titres, les épigraphes ou la mise en page des livres s'imposent comme les marques d'un projet littéraire décentré. En refusant de clore l'histoire

ou de figer le destin des personnages, ces romanciers plongent le lecteur dans une temporalité suspendue. Ce choix de l'inachevé est une stratégie esthétique permettant de mettre en scène des identités en mouvement, affranchies des frontières et des étiquettes nationales. Ce projet, porté par les écrivains du « dedans-dehors », consacre l'avènement d'un espace critique inédit. En effaçant la frontière entre le centre et la périphérie, Éfoui, Kwahulé et Mabanckou affirment leur singularité et ouvrent la fiction subsaharienne aux horizons du Tout-Monde.

À propos des auteurs

Jean Soumahoro ZOH est titulaire d'un doctorat de l'Université Félix Houphouët-Boigny-Abidjan. Il enseigne la littérature générale et comparée au département de Lettres Modernes de l'université Alassane Ouattara-Bouaké (Côte d'Ivoire). Il est auteur plusieurs contributions scientifiques parues au Portugal (Intercambio), en France (Loxias), en Roumanie (Revue de philologie et de communication interculturelle), en Afrique subsaharienne (Perspective philosophique, Les lignes de Bouaké La Neuve, Ziglôbitha, Djiboul) et en Afrique du nord (Norsud, Altralang Journal). Actuellement son champ d'intérêt est étendu aux Études de genre, aux Écritures de l'exil, aux Études postcoloniales et au recyclage des mythes dans la littérature africaine. ORCID (<https://orcid.org/0009-0009-6507-0350>)

Siaka OUATTARA est titulaire d'un doctorat en Lettres-Modernes option Littérature comparée. Sa thèse, soutenue à l'Université Alassane Ouattara-Bouaké (Côte d'Ivoire), porte sur les auteurs africains exilés en France. ORCID (<https://orcid.org/0000-0002-6507-1444>)

Références

- Amouzou, E. (2023). Écopoétique de la liminalité dans trois romans africains francophones postcoloniaux . *HYBRIDA* (7), 103–120. <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.7.26253>.
- Den Toonder, J. (2011). Lieux de rencontre et de transition : espaces liminaires et zones de contact dans Nikolski. *Francophonies d'Amérique* (31), 13–29. <https://doi.org/10.7202/1008545ar>
- Diome, F. (2003). *Le ventre de l'Atlantique*. Paris : Anne Carrière.
- Ducas, S. (2010). Prix littéraires en France : consécration ou désacralisation de l'auteur, *CONTEXTES*, 7. [http:// contextes.revues.org/ index 4656. html](http://contextes.revues.org/index_4656.html).
- Éfoui, K. (2001). *La fabrique de cérémonies*, Paris : Seuil.
- Franco, B. (2016). *La littérature Comparée, Histoire, domaine méthodes*. Paris : Armand Colin.
- Gbanou, S. K. (2004). « Le fragmentaire dans le roman francophone africain ». *Tangence*, (75), 83–105.

- Genette, G. (1987). *Seuils*. Paris : Seuil.
- Glissant, É. (1990). *Poétique de la Relation*. Paris: Gallimard.
- Herschberg-Pierrot A. (2008). L'écrit, le style et la genèse.
Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française. Paris : Institut de Linguistique Française, 1355-1364.
- KWAHULÉ, K. (2010). *Monsieur Ki*. Paris : Gallimard.
- Le Bris, M., & Mabanckou, A. (2013). *L'Afrique qui vient*. Paris : Hoëbeke.
- Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset & Fasquelle.
- Mabanckou, A. (1998). *Bleu, Blanc, Rouge*. Paris : Présence Africaine.
- Mbembe, A. (2010). *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*. Paris : La Découverte.
- Schüller, T. (2011). La littérature africaine n'existe pas ou l'effacement des traces identitaires dans les littératures africaines subsahariennes de langue française. *Études littéraires africaines*, 32, 135–146.
- Semujanga, J. (1999). *Dynamique des genres dans le roman africain : éléments de poétique transculturelle*. Paris : L'Harmattan.
- Van Gennep, A. (1981). *Les rites de passage*. Paris : Picard.
- Waberi, A. A. (1998). Les Enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire. *Notre Librairie*, 135, 8-15.
- Wabéri A. A. (2001). *Rift, Routes, Rails*. Paris: Gallimard.
- Wabéri, A. A. (2003). *Transit*. Paris : Gallimard.